

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 35

Artikel: lena de tsachao
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225969>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
 Lausanne

ABONNEMENT :
 Suisse, un an 6 fr.
 Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
 Administration du Conteur
 Pré-du-Marché, Lausanne



IENA DE TSACHAO

VAITCE lo mât de sèptembre que s'è ein-modâ po restâ quauque dzo avoué no. Pas bin grand temps : on bocon dèvant lo Comptoir, tandu clli Comptoir, pu quauque dzo aprî. Vo vâide que vâo pas medzî duve satse de sau ein vesita.

L'arâ tot parâi lezi d'ouïre lè tsachâo racontâ l'âo dzornâ, quand l'ant bin corattâ de cé, de lé, d'amont, d'avau, à hue, à otta, à iô, dein lè boû, permi lè z'èpene et lè bosson, ein châtainteint lè regalle et lè mon-ton, ein rebatteint lè terrau, lè tsintre et lè rebodoû. Allâ pi! l'âi sè faut trovâ et budzî lè tsambe po coumeincî, pu lè bré po fère allâ lè tsambe, pu la tita po remettre ein-an lè tsambe et lè bré. Faut-te ître èbahya, quand sant arretâ et que l'ant tant accotoumâ de brein-nâ, que la leinga l'aulle tota soleta, que sè mette à dzevattâ, à dzevattâ, à devezâ tant rido, âo mécanique, que, bin sovent, son maître, lo tsachâo pouësse pas mé lo rateni. L'è cein que vo s'espliche que lè z'historie dâi tsachâo, se sant pas tote veretâblia, n'è pas tot de l'âo fauta. L'è l'âo leinga que deveuse sein condzî et faut pas l'âo z'ein valyâ. La tita et la veretâ l'âi sant po rein.

L'è iena dinse que no racontâve lo Rodo. On l'âi desâi Nem Rodo, po cein qu'on certain Nem-rod de la Bibllia l'avâi son zu et an tsachâo d'attaque dein en teimps que lè permi n'îrant pas einveintâ.

Dan lo Rodo l'avâi bin naviguâ, piautenâ, tsambettâ et dzènoyottâ tota la dzornâ. L'êtâi rido mafi et l'âi avâi rein mé que la leinga que pouâve breinnâ on boccon, quemet vo desé, quand l'a reincontrâ lè dzouvenno galan dâo velâdzo vè l'étrâbllo âo gros Féli.

— Eh bin ! que l'âi dyant, père Nem Rodo, vo z'âi tot manquâ vouâ, que vo z'îte à bissâ vouâisû.

— Tot manquâ ! onna balla mêtsance ! et onna pucheinta dzanlye ! Quand bin m'â falîu preindre on fusi à balla po cein que mon petâiru à grenaille ètâi vè l'armurier. Manquâ ? Eh bin ! fède pi tsiga asse bin que mè et l'âi arâ pas tant de peindule (coups nuls) vè l'abbayi. Oi ! avoué on fusi à balle, à doû coup, et que l'a servi, allâ pi. N'èté pas pi arrevâ dein lo netteyâdzo (fourré) à Frezî que vaitcè onna l'âivra que soo d'on einmècliâdzo de brantse et de ran. La balla bite ! Mè guigne, pu... rrau... dépuffe âo dissime galop. Justo que i'è lo teimps d'eimpougnî mon fusi à balle. Miro d'on get... crâ... la balla part... ma l'âivra l'a lè duve piaute de dèvant trossâie. La bite sè baille doû pucheint bêtset, sè redresse pu... flan... sè met à recorre, à recorre quemet se l'avâi lè z'ennemi.

— Su duve tsambe ?

— Justameint. A corre ! à capitâ ! qu'on tsin arâi binstout ètâ perdu. Fenameint que i'è zu lezi de terî mon outro coup... crâ... Ma balla l'âi trosse onna tsamba de derrâ. S'è pas arretâie po tot cein. Sè remet à piautâ tant que pouâve èteindre.

— Mâ, père Nem Rodo, quemet pouâve-te

tant sè dépuffâ du que n'avâi pe rein qu'onna tsamba ?

— Quaisî-vo ! Vo dio que tracîve quemet on diabblio !
 Marc à Louis.

VACANCES

EN ces temps troublés, où la mauvaise humeur semble avoir passé à l'état d'épidémie et où chacun — ou à peu près — a tendance à croire que la crise n'existe que pour lui, il est réconfortant de trouver encore des gens heureux.

Je pense ici à ceux qui, ayant la bonne fortune de pouvoir s'offrir quelques jours de vacances, savent prendre le temps comme il vient et se contenter de leur sort, sans maugréer. Pendant que les uns, hochant mélancoliquement la tête, regardent tomber la pluie et se lamentent à la pensée qu'ils auraient sans doute mieux fait de rester chez eux, d'autres, perdus dans quelque recoin de verdure, annoncent gaiement à leurs amis que « plus il pleut, plus on rit !... » Pour ma part, je les en félicite et surtout je les envie : qu'il doit faire bon en ces lieux d'ouï toute dépression morale est bannie et où l'on sait encore rire de bon cœur ! Voilà qui dénote une bonne dose de jovialité autour de la classique table ronde au tapis maintes fois reprise, mais réhaussée de la présence d'un majestueux jeu de charret, sis au milieu de journaux aux feuilles déjà jaunissant.

Que n'aurait-il pas à nous raconter, ce vieux jeu de charret que les hôtes de la petite pension-pas-cher tiennent en si grande estime, si son mutisme absolu ne l'obligeait pas à une discrétion forcée ! Il ne chôme guère lorsque le temps maussade retient petits et grands dans le modeste salon dont les meubles vieillots ou les tentures aux teintes passées témoignent, sinon de bon vieux temps, tout au moins de temps meilleurs.

Hier, usant d'une patience angélique et levant l'index pour appuyer ses judicieux conseils, un bon grand-papa initiât ses petits-enfants aux finesses de ce jeu inoffensif et cependant passionnant. Puis vint un jeune étudiant, ayant comme partenaire une charmante enfant blonde et rieuse. En le voyant pousser timidement ses pions sur les lignes brunes et sachant bien qu'il gagnerait la partie, une dame qui, du coin de l'œil les observe sans qu'ils s'en doutent, fait, en chuchotant, remarquer à sa voisine que c'est souvent ainsi que s'ébauche une idylle...

L'arrivée du courrier, qui met toute la maison en ébullition, est presque toujours la cause d'un brusque abandon du jeu qui, alors est momentanément supplanté par l'attrait des premières ou dernières nouvelles, rendu plus irrésistible en raison de l'éloignement de son chez-soi. Quant aux faire-part, je vous laisse supposer les inépuisables sujets de conversation auxquels ils donnent lieu !

Ici, la radiophonie n'a pas encore su conquérir son droit de cité. Comme tout est possible, il en est, peut-être, qui regrettent les dissonances de la musique exotique ou les soubresauts des danses nègres ; par contre j'en connais bon nombre d'autres qui, ayant laissé leur appareil à la maison, ne se soucient guère d'en retrouver immédiatement un autre et sont enchantés de pouvoir apprécier un brin cette quiétude qui fait penser aux temps jadis.

Aujourd'hui, le charret reste désert, seule une

mouche légère et craintive, arpente le petit carré, prête à s'envoler par la fenêtre au moindre courant d'air. Patiemment, il attend que la partie reprenne : sans doute quelque bon coup mettra la société en joie.

Soudain, rompant la monotonie du moment, un vigoureux coup de sonnette annonce l'arrivée de l'autocar. Alerte et souriante, la « patronne » s'empresse autour des nouveaux venus qui, aidés du conducteur, descendent du confortable véhicule. Il y a parmi eux d'anciens clients, dont le souvenir de séjours successifs a fait d'excellents amis. Comment, du reste, pourrait-il en être autrement de la petite pension aux volets verts et aux tuiles brunes, toujours si accueillante et propre dans son charmant cadre de verdure. Et pourquoi, après tout, s'en aller dépenser son argent à l'étranger et chercher parfois bien loin ce que l'on a tout près, alors que tout devrait nous inciter, nous, gens du pays, à mieux nous serrer les coudes là où la beauté des sites offre encore un refuge à une bienfaisante simplicité.

Une robuste fille, dont le tablier blanc fait ressortir l'ample robe de grisette, accompagne les hôtes, les bras chargés de leurs bagages. Elle est toute étonnée de voir tant de figures nouvelles, et ses manières quelque peu gauches ajoutent au pittoresque du lieu. D'un pas assuré, ces « Mes-sieurs et Dames » montent l'escalier, puis traversent le corridor conduisant aux chambres dont les numéros leur sont familiers. Un bouquet de fleurs de champs, où triomphe le rose vif de l'épilobe, les y attend. La façon naïve dont celles-ci sont disposées dans un gros verre qui semble taillé à coups de hache, dénote une charmante attention des enfants de la maison.

Les arrivantes sont surtout des dames de la ville dont les maris, retenus par leurs affaires, tâcheront bien de s'échapper de temps à autre de la fournaise pour venir retrouver leur famille et passer avec elle un « week-end » dans la fraîcheur des bois et la paix bucolique des champs.

De gentils bambins qui, demain déjà, feront pour leurs voisins l'office de réveil-matin, s'accrochent aux jupes de leur maman, impatients de prendre les « bons quatre heures » qui leur ont été promis. Quelques couples d'âge incertain complètent la clientèle où bientôt, chacun aura fait plus ample connaissance avec son voisin de table ou de palier.

Tout à coup, une voix cristalline part de la véranda : « Dansera-t-on ce soir ? Ces mots produisent un effet magique, car voici tout un essaim de jeunes gens et jeunes filles qui viennent entourer une sympathique demoiselle aux cheveux grisonnants, mais dont le cœur doit sans doute être resté jeune. Sans autre préambule, ils l'arrachent aux savantes méditations d'une « patience » où la dame de cœur voisine avec l'as de trèfle. Et chacun de la solliciter de vouloir bien donner, ce soir, aux touches du piano dont le son trahit un âge fort respectable, la cadence indispensable à ce bal improvisé. Bien entendu, la vieille demoiselle commence par se récrier, alléguant que, premièrement, elle ne connaît rien à la musique moderne. Personne, cependant, ne veut y croire et puis, on valsera comme les vieux et c'est ça qui sera amusant !

Mais la jeunesse a de ces façons d'user d'une diplomatie dont elle seule a le secret, si bien qu'ayant su obtenir de bonne grâce la promesse si ardemment désirée, elle repart en tourbillon,